



Aurélien Girard
Sylvain Parent
Laura Pettinaroli

Atlas des chrétiens

Des premières communautés aux défis contemporains



autrement

Atlas des chrétiens

Auteurs

Aurélien Girard, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École française de Rome, est maître de conférences en histoire à l'Université de Reims Champagne-Ardenne, et chercheur au CERHiC (EA 2616). Ses travaux portent sur l'histoire religieuse et culturelle de l'époque moderne et sur l'histoire des chrétiens du Proche-Orient. Il a récemment dirigé avec Bernard Heyberger *Les chrétiens au Proche-Orient* (dossier des *Archives de sciences sociales des religions*, n° 171, 2015) et, avec Benoît Schmitz, *De l'Église aux Églises : réflexions sur le schisme aux Temps modernes*, (dossier des *Mefrim*, n° 126-2, 2014).

Sylvain Parent, agrégé d'histoire, ancien élève de l'École normale supérieure (Lyon) et de l'École française de Rome, est maître de conférences en histoire du Moyen Âge à l'École normale supérieure de Lyon et chercheur au CIHAM (UMR 5648). Ses travaux portent sur l'histoire de la papauté, de l'Italie et des pratiques judiciaires. Il a coécrit avec E. Canepari, A. Delpirou et E. Rosso un *Atlas historique de Rome* (Autrement, 2013) et publié *Dans les abysses de l'infidélité. Les procès contre les ennemis de l'Église en Italie au temps de Jean XXII* (Rome, École française de Rome, 2014).

Laura Pettinaroli, agrégée d'histoire, ancienne élève de l'École normale supérieure (Lyon) et de l'École française de Rome, est maître de conférences en histoire contemporaine à l'Institut catholique de Paris et membre de l'unité de recherche « Religion, culture et société » (EA 7403). Ses travaux portent sur l'histoire de la papauté, le monde russe et les relations internationales au xx^e siècle. Elle a dirigé *Le gouvernement pontifical sous Pie XI. Pratiques romaines et gestion de l'universel* (Rome, École française de Rome, 2013) et vient de publier *La politique russe du Saint-Siège (1905-1939)* (Rome, École française de Rome, 2015).

Cartographe

Aurélié Boissière est géographe-cartographe indépendante (<http://boiteacartes.fr/>). Elle a réalisé de nombreux atlas dans la collection « Atlas Autrement ».

Remerciements

Nous remercions chaleureusement Chloé Pathé, qui a accueilli avec enthousiasme ce projet d'atlas et en a suivi les premiers balbutiements, ainsi que Marie-Pierre Lajot, qui nous a ensuite accompagnés tout au long de sa réalisation et nous a toujours accordé sa pleine confiance. Les auteurs remercient également celles et ceux qui ont pu, à un moment ou un autre, apporter aide et conseils : Stéphane Ancel, Diane Archambault, Jean-Claude David, Magali Della Sudda, Hyacinthe Destivelle, Micol Ferrara, Michaël Gasperoni, Bernard Grunberg, Timothy Heron, Sylvie Joye, Raymond Kévorkian, Christine Lamarre, Yvan Leclere, Jean-Pierre Lemaire, Francine-Dominique Liechtenhan, Olga Lossky, Nicolas Lyon-Caen, Bernie Magill, Aliocha Maldavsky, Christophe Martial, Marcel Moussette, Mikael Nichanian, Nicolas Richard, Benoît Roux, Benoît Schmitz, Laurent Tatarenko, Vera Tchentsova, Serge Tyvaert, Fabien Vandermarcq, Chantal Verdeil, Gregory Waselkov, le Secrétariat du Bureau des Constatations Médicales de Lourdes.

Maquette : Agence Twapimoa

Lecture – correction : Carol Rouchès

Coordination éditoriale : Marie-Pierre Lajot

Presse : Camille Paulian

L'éditeur remercie Pauline Dumora pour son aide précieuse

ISBN : 978-2746-7-4001-3

© 2016, Éditions Autrement

17, rue de l'Université – 75007 Paris

Tél : 01 44 73 80 00 / Fax : 01 44 73 00 12

Dépôt légal : janvier 2016

Imprimé et relié en décembre 2015 par l'imprimerie Pollina, France

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les Éditions Autrement.

Atlas des chrétiens

Des premières communautés
aux défis contemporains

Sous la direction de Sylvain Parent

Aurélien Girard
Laura Pettinaroli

Cartographie : Aurélie Boissière



Atlas des chrétiens

Introduction

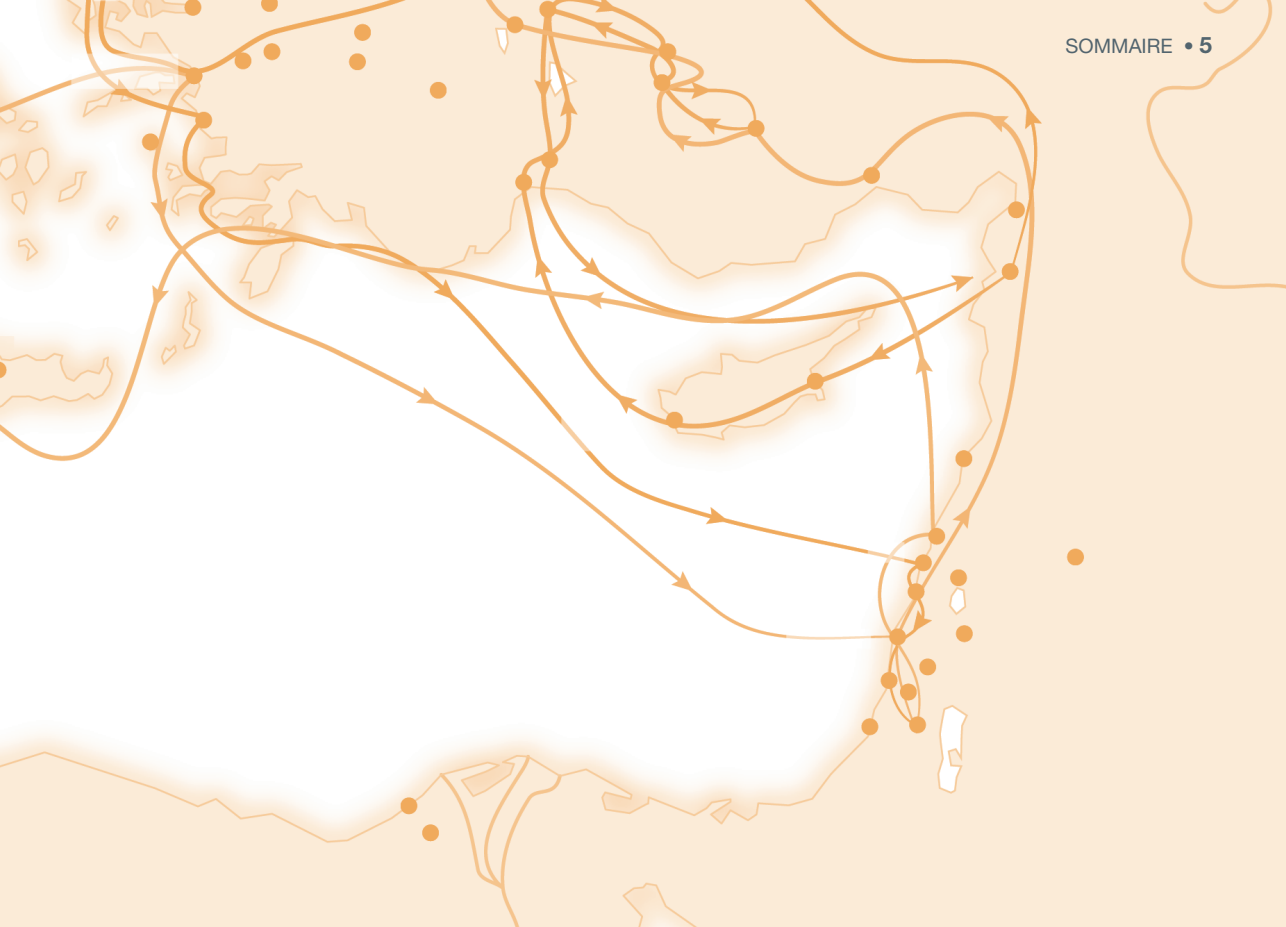
- 6** Le christianisme, entre héritages et adaptations
- 8** Répartition des chrétiens dans le monde

11 Expansion

- 12** La naissance du christianisme (I^{er}-II^e siècles)
- 14** La diffusion du christianisme dans l'Empire romain
- 16** La christianisation de l'espace urbain : l'exemple de Rome (II^e-V^e siècles)
- 18** La conversion de l'Occident au Moyen Âge
- 20** Les ordres mendiants et l'ouverture au monde (XIII^e-XV^e siècles)
- 22** La conquête spirituelle des Amériques
- 24** L'Afrique : terre de missions ?
- 26** Le christianisme à la rencontre de l'Asie et du Pacifique

29 Un christianisme pluriel

- 30** Le temps des premières divisions (IV^e-VII^e siècles)
- 32** Le gouvernement pontifical
- 34** L'Église byzantine au Moyen Âge
- 36** La chrétienté à l'épreuve des schismes au Moyen Âge
- 38** Les Réformes en Europe au XVI^e siècle
- 40** Les affrontements religieux aux XVI^e et XVII^e siècles
- 42** La paix de religion : du refus de l'affrontement à la coexistence
- 44** Les catholiques orientaux
- 46** L'Église russe, entre État et nation
- 48** Les protestantismes : des dissidences aux Réveils (XVII^e-XIX^e siècles)
- 50** L'Irlande : une terre d'affrontements entre chrétiens
- 52** L'Église d'Éthiopie



55 Pratiques du christianisme

- 56 Le monachisme
- 58 Saints et sainteté : figures et pratiques
- 60 Le pèlerinage
- 62 Le christianisme au féminin
- 64 Églises et enseignement, du Moyen Âge aux Temps modernes

67 Les chrétiens et les autres : cohabitations et conflits

- 68 Les communautés chrétiennes en terre d'Islam au Moyen Âge
- 70 Jérusalem à l'époque des croisades
- 72 Chrétiens du Moyen-Orient, des Ottomans à nos jours
- 74 Chrétiens et juifs en Occident, du Moyen Âge aux Temps modernes
- 76 De l'Inquisition à la censure : répression et contrôle dans l'Église catholique

79 Défis contemporains

- 80 L'Europe désenchantée : entre déchristianisation et nouvelles pratiques
- 82 L'Église catholique face à la modernité : d'un concile à l'autre
- 84 Pentecôtistes et charismatiques
- 86 Œcuménisme et dialogue interreligieux
- 88 Persécutions contemporaines en Europe : entre accommodement et résistance
- 90 Les chrétiens dans la diplomatie et l'humanitaire

Annexes

- 93 Bibliographie
- 95 Sitographie

La naissance du christianisme (I^{er}-II^e siècles)

L'histoire du christianisme des premiers siècles est celle d'une « naissance tumultueuse » selon les termes de M. Rouche. Cette religion nouvelle issue du monde juif se développe sur un acte de foi dans la personne de Jésus-Christ, mort sur la croix un vendredi de l'an 30 ou 33. Le succès du mouvement qu'il initie est rapide, mais la constitution d'une identité chrétienne autonome, détachée du judaïsme, n'émerge que très lentement.

Une religion nouvelle

C'est dans une Palestine soumise au pouvoir romain que naît cette religion qui n'est à ses débuts qu'une secte d'origine juive parmi d'autres. Le milieu juif, majoritaire en Judée et divisé en de nombreuses mouvances (pharisiens, esséniens, zélotes...), est à cette époque traversé par une attente messianique très forte et une croyance en la résurrection. La prédication de Jésus, né à Bethléem, s'inscrit dans ce contexte d'effervescence religieuse, et se déroule sur une période

très courte, dans les années 27-30, après qu'il a reçu le baptême dans les eaux du Jourdain par Jean le Baptiste. Il s'impose rapidement comme un prédicateur et un mystique très populaire, qui cherche à réformer la foi d'Israël et s'adresse en priorité aux laissés-pour-compte de la société. Il s'entoure d'un premier cercle de douze disciples, dont le rôle sera fondamental dans la diffusion du christianisme. Le succès qu'il rencontre, notamment à Jérusalem, attire sur lui l'hostilité croissante de certaines élites. Jésus finit par être

arrêté sur ordre du préfet romain Ponce Pilate sous prétexte de rébellion puis exécuté. Selon l'Évangile, il serait ressuscité trois jours plus tard. Le christianisme trouve ainsi son origine dans deux événements fondateurs : l'incarnation du Christ, selon laquelle le verbe divin se serait fait chair en sa personne, et sa mort rédemptrice. La ville de Jérusalem et ses environs restent marqués par les lieux où il aurait prêché, réalisé des miracles et connu la Passion. Le chemin de croix qui le conduisit au supplice sur le mont

LES PREMIERS FOYERS DE DÉVELOPPEMENT DU CHRISTIANISME



LES LIEUX DE LA PASSION DU CHRIST À JÉRUSALEM



LA FIXATION DU CANON DES ÉCRITURES

• Nouveau Testament

51	Début des épîtres de Paul
vers 65	Évangile de Marc
avant 70	Épîtres de Jacques et de Jude
70 à 85	Évangile de Matthieu et Luc
80-90	Actes des apôtres de Luc
avant 90	Évangile de Jean
90	Épîtres aux Hébreux
81-96	Apocalypse de Jean
90-110	Trois épîtres de Jean
vers 120	Deuxième épître de Pierre

• Apocryphes

II ^e siècle	Épîtres du Pseudo-Barnabé
	Évangile de Pierre
	Évangile de Thomas
	Apocalypse de Pierre
	Évangile des Ébionites
	Évangile des Hébreux
	Épître de Pilate à Tibère
III ^e siècle	Évangile de Philippe
	Évangile de Marie-Madeleine
IV ^e siècle	Actes de Thomas
	Évangile de Nicomède
	Évangile de l'enfance par Thomas
	Lettres d'Abgar et de Jésus
	Lettres de Sénèque et Paul

Golgotha est devenu un lieu de pèlerinage emblématique pour les chrétiens du monde entier. Son itinéraire a plusieurs fois changé au cours des siècles

et achève de se fixer au XIV^e siècle. Jésus-Christ n'a laissé aucun écrit de sa main. Ses actes et ses paroles ne sont progressivement fixés par écrit qu'à partir du milieu du I^{er} siècle en un ensemble de textes qui devient dans le courant du II^e siècle le Nouveau Testament et constitue la base de la foi chrétienne. À côté de ce corpus, un véritable « continent apocryphe » d'après l'expression de J.-C. Picard, émerge, non reconnu officiellement par l'Église, mais qui témoigne de l'agitation qui secoue les milieux chrétiens entre le II^e et le V^e siècles.

Les premières communautés chrétiennes

L'identification de Jésus au Messie annoncé par les prophètes hébreux marque donc une rupture radicale par rapport au judaïsme traditionnel et aux autres religions de salut, courantes dans le monde gréco-romain. La dimension missionnaire est d'emblée fondamentale et les disciples du Christ vont répandre ce qu'ils considèrent comme étant la « Bonne Nouvelle » (*evangelion* en grec), d'abord au sein des milieux juifs puis dans les milieux païens. La nouvelle religion connaît une large diffusion dans le monde méditerranéen,

mais il demeure malgré tout très difficile de déterminer avec précision les rythmes d'expansion, faute d'informations suffisantes. À partir de Jérusalem, les disciples du Christ essaient vers la Mésopotamie, l'Asie Mineure, les régions dominées par Alexandrie, mais aussi vers Rome. Le christianisme suit les routes de la diaspora juive et s'implante dans les grandes villes de l'Orient romain (Antioche, Paphos, Thessalonique, Corinthe, Éphèse...). Deux missionnaires jouent alors un rôle majeur: l'apôtre Pierre, compagnon du Christ, qui meurt en martyr à Rome sous le règne de Néron, et surtout Paul de Tarse, qui n'a pas connu Jésus mais devient l'un des principaux artisans de la diffusion de son message dans les années 50-60. « Passeur de culture » et « homme de réseaux » (M.-F. Baslez), il s'appuie sur les solidarités urbaines, professionnelles ou associatives, pour assurer l'implantation du message chrétien. C'est à partir des villes que la religion nouvelle se diffuse ensuite, par capillarité, dans les provinces de l'Empire. Les communautés se structurent peu à peu, mais le christianisme des deux premiers siècles demeure avant tout une « religion de petits groupes éclatés, dispersés, différents » (M.-F. Baslez).

Le christianisme à la rencontre de l'Asie et du Pacifique

Dans ce vaste espace où se mêlent de grandes traditions religieuses (hindouisme, bouddhisme, confucianisme, islam...), le christianisme a connu des succès inégaux. L'espace pacifique, évangélisé surtout à partir des XVIII^e-XIX^e siècles, est devenu majoritairement chrétien, alors que l'Asie – en contact avec le christianisme de façon plus précoce – n'abrite, à l'exception des Philippines, que de petites minorités chrétiennes toutefois fort dynamiques.

Une rencontre tardive

Malgré une pénétration du christianisme en Asie dès les premiers siècles et des contacts au Moyen Âge portés par les ordres mendiants, ces christianismes anciens sont aujourd'hui éteints, à la notable exception du Kerala (Inde), où les chrétiens dits de saint Thomas se sont développés dans la filiation de l'Église de Perse.

Ce sont les progrès de la navigation qui permettent, avec l'expansion occidentale, une implantation plus durable du christianisme à partir du XVI^e siècle. De grands missionnaires, comme le jésuite saint François-Xavier, se rendent en Inde mais aussi en Chine et au Japon. En dehors du patronage portugais en Inde (où sont créés plusieurs diocèses comme celui de Goa en 1534) et des Philippines espagnoles, le développement du christianisme reste distinct de la colonisation occidentale. Au XIX^e siècle, la colonisation accrue de ces espaces change la donne : le Pacifique, qui reçoit un fort peuplement européen (Australie, Nouvelle-Zélande), passe majoritairement au christianisme, alors que les progrès sont plus limités en Asie, malgré de réelles réussites (Corée). Au XX^e siècle, le dynamisme démographique assure la croissance des chrétientés asiatiques. Même minoritaires au sein des populations locales, les chrétiens d'Asie acquièrent une grande importance à l'échelle mondiale : en 2010, la Chine est le 4^e pays le plus peuplé de chrétiens (115 millions), même si ceux-ci ne représentent que 8,6 % de sa population. Ce dynamisme se retrouve dans le recrutement des clergés (1 jésuite sur 5 est Indien) et se

manifeste parfois de façon éclatante (mobilisation de millions de fidèles philippins lors de la JMJ de 1995 et de la visite du pape François en 2015).

Un fort investissement missionnaire

Pour approcher ces sociétés, dans lesquelles des traditions religieuses anciennes sont solidement implantées, les missionnaires cherchent à adapter l'expression de la foi chrétienne aux réalités locales. Ces essais,

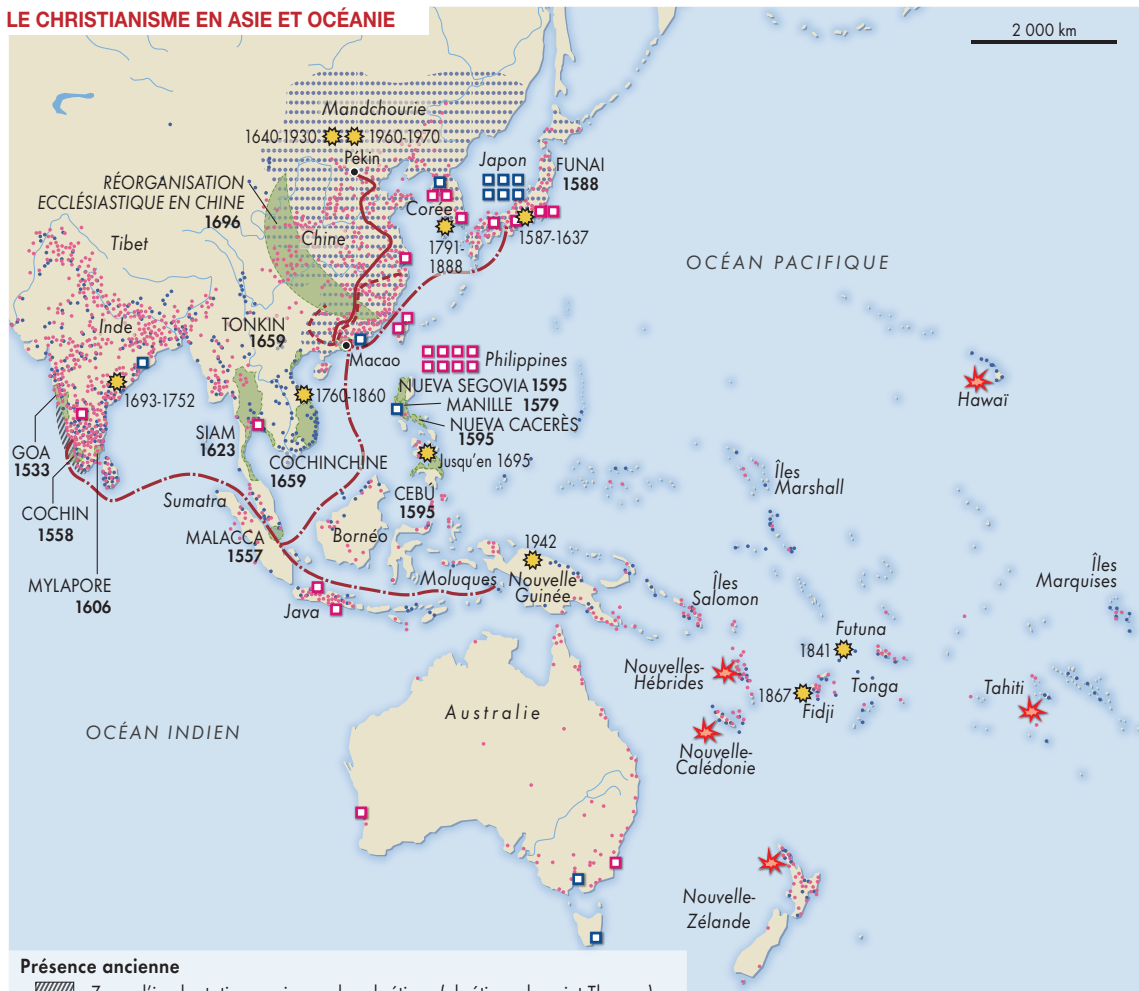
lancés par Matteo Ricci en Chine dès le XVI^e siècle, font craindre une « paganisation » du christianisme et la querelle des rites chinois s'achève par l'interdiction romaine de 1744.

L'Asie continue toutefois d'attirer les missionnaires. En 1925, ce continent absorbe 64,2 % des prêtres missionnaires catholiques (3,7 % pour l'Océanie). Les missionnaires, tant catholiques que protestants, y développent de nombreuses œuvres sociales, dans le domaine de l'éducation et de la santé,

UNE CONGRÉGATION CATHOLIQUE EN CHINE



LE CHRISTIANISME EN ASIE ET OCÉANIE



Présence ancienne

Zone d'implantation ancienne des chrétiens (chrétiens de saint Thomas)

Le temps des missions

- Itinéraires de missionnaires au XVI^e siècle
- Saint François-Xavier (1545-1552)
- Matteo Ricci (1583-1610)
- - - Michele Ruggieri (1583-1588)
- Principales circonscriptions ecclésiastiques catholiques aux XVI^e-XVIII^e siècles

Panorama des missions en 1914

- Missions protestantes
- Missions catholiques (hors Philippines et Australie)
- Forte densité de missions catholiques

Conflits et tensions

- Principaux martyrs
- Secteurs de conflits entre catholiques et protestants dans le Pacifique

Universités chrétiennes au début du XXI^e siècle

- Université catholique
- Université anglicane

Sources : Atlas d'histoire de l'Église, Brepols ; Histoire du christianisme, t.8 ; C. Laux, Les théocraties missionnaires en Polynésie, L'Harmattan, 2000 ; www.fcicuc.org ; cuac.anglicancommunion.org

qui marquent encore aujourd'hui l'image du christianisme en Asie (action de Mère Teresa à Calcutta dès 1950). Cet engagement social, qui se traduit aussi par des interventions pour les minorités ethniques ou les basses castes, assure parfois des succès aux chrétiens mais accentue les tensions avec les sociétés locales.

Résistances et dialogue

Depuis le XVI^e siècle, de fortes résistances au développement du christianisme émanent tant des sociétés traditionnelles (Japon au début du XVII^e siècle, Vietnam des années

1760-1860, missionnaires massacrés dans certaines îles du Pacifique au XIX^e), que des régimes communistes du XX^e siècle (Cambodge, Chine). Plus récemment, les pressions et violences exercées par des fondamentalistes hindouistes, musulmans ou bouddhistes bouleversent les chrétiens de toutes confessions et suscitent des mobilisations, notamment en faveur d'Asia Bibi condamnée en 2010 pour blasphème au Pakistan. Aujourd'hui encore, ces résistances expliquent que les chrétiens ne s'affirment pas toujours comme tels et que les Églises évitent d'apparaître

prosélytes. Depuis une cinquantaine d'années, ces dernières mettent d'ailleurs l'accent sur l'inculturation et le dialogue interreligieux. Les théologiens protestants insistent sur la « contextualisation » du message chrétien (conférence missionnaire de Bangkok en 1972), alors que les principaux théologiens catholiques de l'inculturation et du dialogue interreligieux viennent du monde indien, comme le jésuite Michael Amaladoss, auteur de l'ouvrage *Le Jésus asiatique* (2006) qui s'emploie à exprimer la foi chrétienne par des images issues des cultures asiatiques (le danseur, le serviteur...).

La chrétienté à l'épreuve des schismes au Moyen Âge

Au sein d'une chrétienté qui connaît un bouillonnement théologique et doctrinal permanent, le problème épineux de l'unité de l'Église traverse l'ensemble du Moyen Âge et emprunte des chemins variés. Considéré comme un péché par les théologiens, à l'image de Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique*, et comme un délit sanctionné dans le droit canonique, le schisme rejoint de plus en plus souvent l'accusation d'hérésie.

Orient et Occident, divergences et ruptures

La date de 1054 est traditionnellement retenue pour marquer le début de la première grande rupture de l'unité de l'Église. En réalité, la lecture des sources byzantines montre que cette date ne semble pas avoir particulièrement marqué les contemporains. Ce qui est certain, c'est que les points de friction entre Église romaine et orientale s'accroissent au cours des siècles

et conduisent à un long processus de séparation. Ces divergences sont de plusieurs natures. Elles touchent d'abord à la place respective de Rome et Constantinople. Le pape se pose, à partir du XI^e siècle, comme le chef de l'Église universelle et revendique à ce titre un droit d'ingérence dans les affaires des autres Églises. Ces divergences sont aussi doctrinales et théologiques et se cristallisent surtout autour de la question du *Filioque* :

d'après les conciles de Nicée et Constantinople, le Saint-Esprit procède du seul Père. Les Latins font ajouter au *credo* que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils (*Filioque*). Les Byzantins considèrent cette doctrine comme hérétique. Enfin, s'ajoutent des divergences liturgiques (utilisation de pain azyme, règles du jeûne...) et disciplinaires. Les crises qui jalonnent l'histoire des relations entre les deux Églises sont bien connues : la première

LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT (1378-1417)

Obédience avignonnaise

- Jusqu'en 1409
- Jusqu'en 1415

Obédience romaine

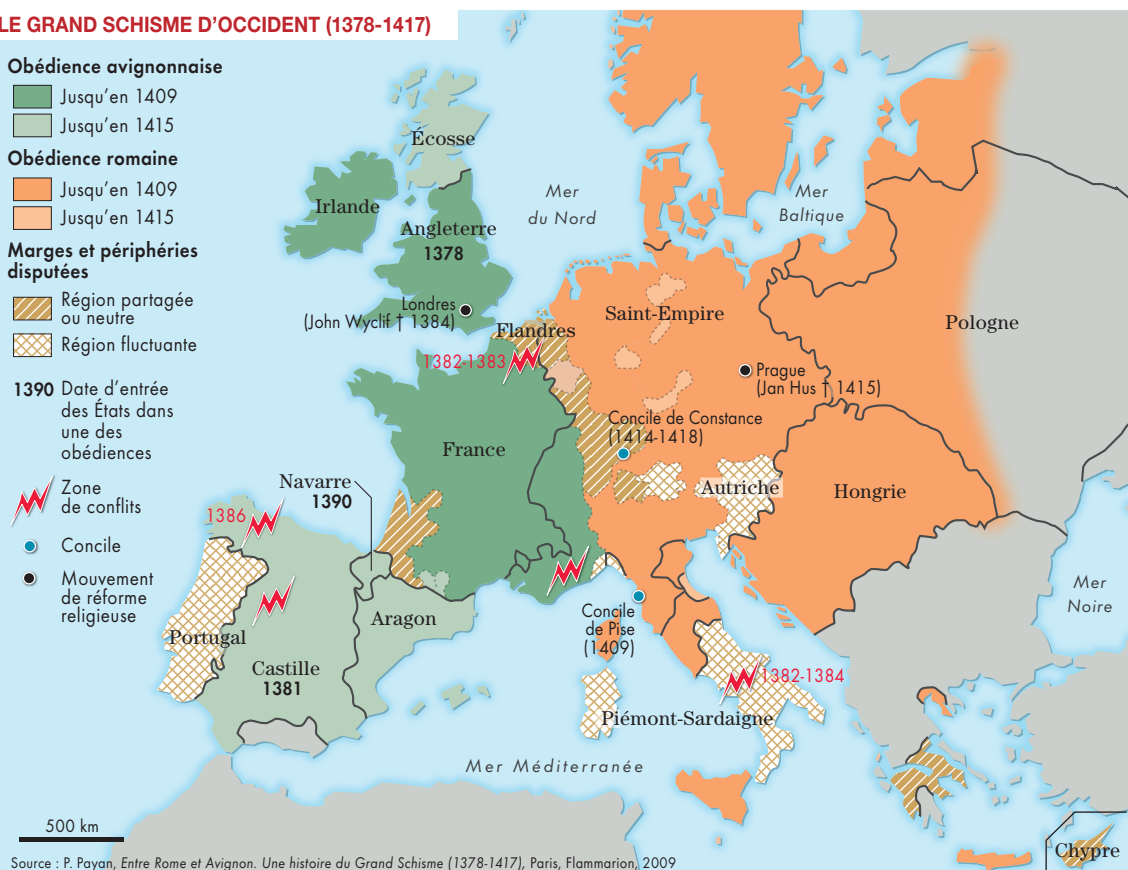
- Jusqu'en 1409
- Jusqu'en 1415

Marges et périphéries disputées

- Région partagée ou neutre
- Région fluctuante

- 1390** Date d'entrée des États dans une des obédiences

- Zone de conflits
- Concile
- Mouvement de réforme religieuse



LA DÉNONCIATION DES ERREURS DES LATINS PAR SYMÉON DE THESSALONIQUE

- Ils ont ajouté le filioque au credo
- Ils utilisent du pain non levé (azyme) pour l'eucharistie
- Ils ne jeûnent pas le mercredi et leur jeûne du vendredi n'est pas assez rigoureux
- Ils ne jeûnent pas correctement pendant le carême
- Ils jeûnent le samedi
- Ils permettent le mariage même dans le cas de degrés d'affinité interdits
- Ils ne confèrent pas l'ordination par apposition des mains mais par une onction
- Ils donnent la communion aux laïcs avec seulement du pain, sans vin
- Ils ne baptisent pas convenablement (avec de l'eau, sans chrême, sans la triple immersion)
- Ils ne donnent pas la communion aux nouveau-nés baptisés
- Ils ne baptisent pas la plupart des nouveau-nés
- Les clercs ne peuvent pas concélébrer et partager la communion
- Ils ont différents habits monastiques
- Ils forniquent
- Ils consomment des aliments impurs
- Ils boivent leur propre urine
- Ils ne respectent pas suffisamment l'autel et le sanctuaire
- Le pape et les évêques donnent l'absolution pour toutes sortes de péchés

Source : M.-H. Blanchet, « Les listes antilatines à Byzance aux XIV^e-XV^e siècles », dans *Medioevo greco*, 12, 2012.

à lieu dans les années 860-880, lors du conflit entre le patriarche Photios et le pape Nicolas I^{er}, qui se désavouent et s'excommunient mutuellement. La deuxième crise se situe sous le patriarcat de Michel Cérulaire au milieu du XI^e siècle, marqué par le différend qui l'oppose au pape Léon IX. À la suite de la dégradation de leurs rapports, le 16 juillet 1054, le cardinal Humbert de Silva Candida fait déposer à Sainte-Sophie une bulle qui excommunie le patriarche, qui en fait de même en retour. Enfin, pour certains historiens, c'est le pillage de Constantinople par les croisés en 1204 qui constitue la fracture décisive entre Latins et Byzantins : s'ouvre alors une période d'occupation latine que les Grecs supportent mal, avec la création d'une hiérarchie ecclésiastique parallèle.

Entre littérature polémique et tentatives d'union

Les tensions entre Byzantins et Latins sont également perceptibles dans le développement d'une littérature polémique antilatine aux XII^e-XV^e siècles. Elle prend la forme de traités ou de listes plus sommaires où s'accumulent les griefs. La liste dressée par Syméon de Thessalonique, incluse dans son *Dialogue contre les hérésies*, est emblématique de cette pratique. D'abord moine à Constantinople, puis métropolitain de Thessalonique de 1416/17 à 1429, farouche opposant à l'union des Églises, il mêle des griefs variés, qui visent aussi bien les innovations apportées par les Latins en

matière de dogme ou de liturgie que le comportement du clergé. Si les Latins sont considérés par les Byzantins à la fois comme des schismatiques et des hérétiques, il ne faut pas perdre de vue que les relations n'ont malgré tout jamais été coupées entre les deux Églises et que la question de l'union revient régulièrement dans les débats. Les contacts entre les deux Églises sont fréquents au XIII^e siècle. Deux unions sont réalisées avec le soutien de l'empereur : l'une en 1274, au concile de Lyon, l'autre en 1439 au concile de Florence. Mais à chaque fois, elles soulèvent le mécontentement des moines et du peuple et finissent par être rejetées. Un courant favorable aux idées latines se développe au sein de l'élite intellectuelle byzantine au XIV^e siècle ; aussi minoritaire soit-il, il montre que le monde orthodoxe ne fait pas complètement bloc face aux Latins. La prise de Constantinople par les Turcs en 1453 met un terme à ces tentatives d'union.

Le Grand Schisme d'Occident

Les dissensions sont également nombreuses au sein du monde catholique. Un épisode en particulier, qui a profondément divisé l'Occident, est passé à la postérité sous le nom de Grand Schisme (1378-1417). Après plusieurs décennies d'installation en Avignon, le pape Grégoire XI retourne à Rome, où il meurt en 1378. Le 9 avril, un Italien est élu avec le soutien du peuple romain et prend le nom d'Urbain VI. Il déplaît aux cardinaux, majoritairement français,

qui le déposent quelques mois plus tard, en août, et le remplacent par un des leurs, Clément VII. Cette double élection pose donc de façon très aiguë la question de la légitimité du pape. Une lutte sans merci débute et Clément VII doit finalement quitter l'Italie pour Avignon, tandis qu'Urbain VI se maintient à Rome. Les luttes d'influences sont vives pour s'attirer le soutien des princes et rois d'Occident. Les motivations qui conduisent à soutenir l'une ou l'autre obéissance sont mouvantes et complexes. À la fin du XIV^e siècle, une intense réflexion est menée, notamment sous l'égide de l'Université de Paris, pour trouver des voies permettant de sortir de cette crise. Un concile finit par être réuni à Pise en 1409, au cours duquel Grégoire XII (Rome) et Benoît XIII (Avignon) sont déclarés schismatiques et hérétiques. Un nouveau pape est élu à Pise, Alexandre V : la chrétienté compte désormais trois papes ! Cette nouvelle élection ne résout rien et un nouveau concile est réuni à l'initiative de l'empereur Sigismond à Constance entre 1414 et 1418, qui met fin au schisme. Un pape reconnu de tous est élu en 1417, Martin V, restaurant l'unité de l'Église. Ces décennies mouvementées favorisent aussi l'émergence de mouvements de réforme portés par des théologiens comme John Wycliff en Angleterre, Jean Hus ou Jérôme de Prague en Bohême, qui attaquent la hiérarchie ecclésiastique et privilégient l'accès direct, sans médiation, à l'Écriture sainte.

Saints et sainteté : figures et pratiques

« Dieu s'est fait homme afin que l'homme puisse devenir Dieu » affirme Irénée, évêque de Lyon (II^e siècle). Le mystère de l'Incarnation constitue l'originalité de la sainteté chrétienne. Les saints sont entourés d'un grand prestige en Occident et en Orient. Leurs reliques, c'est-à-dire ce qui subsiste de leurs corps ou ce qui a été en contact avec eux, cristallisent la dévotion des fidèles.

Devenir saint

Les chrétiens sont appelés à participer à la sainteté divine du Christ. Les saints, des défunts qui ont vécu la perfection de la vie chrétienne, constituent des modèles pour les fidèles et peuvent intercéder pour les vivants qui leur confient leurs prières. Aucune Église ne prétend connaître tous les saints : la Toussaint, aujourd'hui fixée au 1^{er} novembre, est la fête de tous les saints, même ignorés ou non canonisés. La définition de la sainteté et le contrôle du culte des saints n'ont préoccupé que tardivement la papauté. Durant le haut Moyen Âge, les canonisations, souvent spontanées, relèvent surtout de la compétence des évêques. Ce n'est qu'aux

XII^e-XIII^e siècles que les papes se posent en détenteurs exclusifs du droit de canoniser. Une nouvelle procédure d'enquête est établie à partir du XIII^e siècle, qui achève de se fixer au XVII^e siècle au sein de la Congrégation des Rites (devenue en 1969 Congrégation pour la cause des saints) : le procès de canonisation. Il commence dans le diocèse d'origine, examine les témoignages sur la vie et les œuvres du candidat mais aussi sur ses éventuels miracles *post mortem*. Rome décrète ainsi la béatification, voire la canonisation. La mémoire du « bienheureux » ou « saint » est alors inscrite au calendrier. Le christianisme oriental n'ignore pas la canonisation officielle (« glorification »), mais les règles sont

moins strictes. En général, le Synode des évêques prend la décision, entérinée par le patriarche, mais le critère principal de la sainteté réside dans la vénération rendue par le peuple chrétien au saint. En Russie, chaque couvent et chaque éparchie (diocèse) ont leurs propres saints, et c'est surtout depuis le XVI^e-XVII^e siècles qu'une tentative de centralisation autour du patriarcat moscovite apparaît.

Critiques et conflits

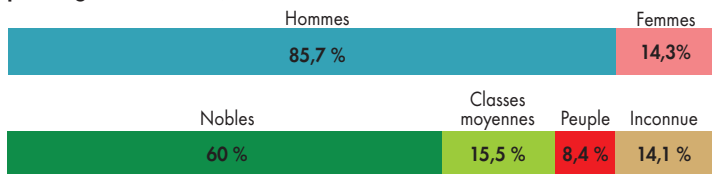
De nombreuses critiques portent sur les formes de dévotion aux saints, dénonçant un culte superstitieux des reliques ou encore des banquets suspects sur les tombes. Par exemple, dans la Dombes, un culte rendu à un « saint » lévrier appelé Guinefort, réputé guérisseur d'enfant, s'attire au XIII^e siècle les foudres d'un inquisiteur qui exhume les restes du chien et rase le bosquet miraculeux. Malgré tout, une dévotion populaire se maintient jusqu'au XX^e siècle. Le concile de Trente renforce encore le contrôle clérical sur les manifestations de piété. La science catholique, confrontée aux critiques protestantes, s'applique, à partir du XVII^e siècle avec les jésuites bollandistes, à vérifier et historiciser les vies de saints. Si les théologiens protestants rejettent le culte des saints, des images et des reliques, une vénération des saints subsiste parfois dans les décennies qui suivent les Réformes. Sans être invoqués, les saints restent des exemples de la persévérance dans la foi malgré les persécutions. Pendant la guerre de Trente ans, le roi luthérien de Suède Gustave-Adolphe (1594-1632) est présenté en envoyé de Dieu qui réalise les prophéties de l'Ancien Testament.

LA CANONISATION

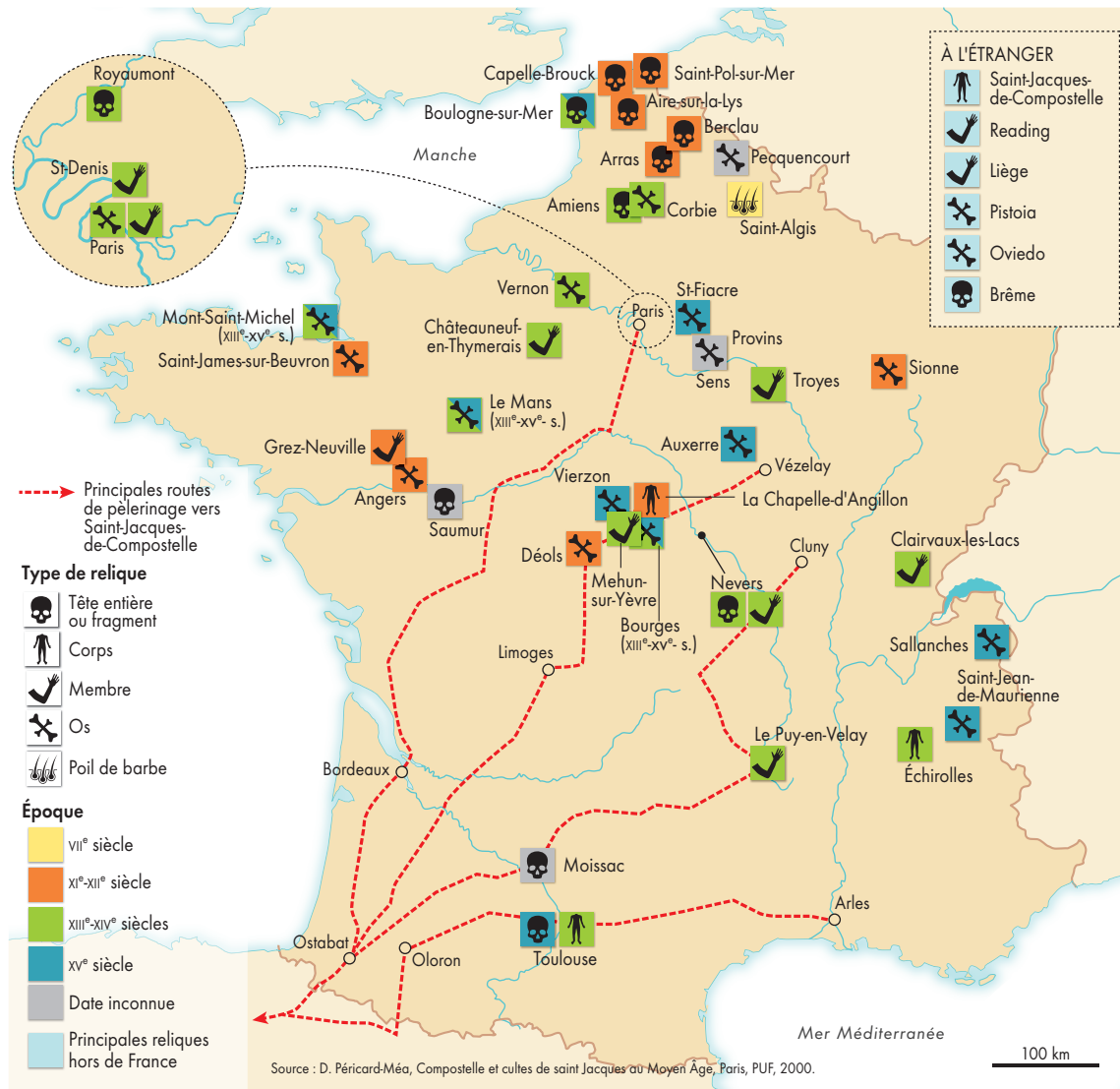
• Comment devient-on un saint ?



• Genre et origines sociales des saints reconnus par l'Église romaine (1198-1431)



LES RELIQUES DE SAINT JACQUES EN FRANCE AU MOYEN ÂGE



Une grande diversité de saints

Les modèles de sainteté évoluent avec la société. Dans l'Antiquité, lorsque la religion nouvelle est encore interdite, le modèle dominant est celui du martyr. Une fois le christianisme reconnu, d'autres modèles apparaissent : ascètes, rois, évêques, moines et fondateurs d'ordres religieux incarnent pendant des siècles l'idéal de sainteté chrétienne. Aux XII^e-XIII^e siècles, une plus forte implication des laïcs et des femmes dans la vie religieuse permet une certaine diversification sociale de la sainteté. En 1198, un tailleur de Crémone, Homebon (†1197) est ainsi le premier laïc non noble à être canonisé. Au fil du temps, l'origine des

canonisés s'internationalise. Quelques exemples récents en témoignent : en 2012, Benoît XVI canonise la première Amérindienne, Kateri Tekakwitha (†1680). En 2013, le pape François canonise les 800 martyrs d'Otrante qui, en 1480, sont exécutés pour avoir refusé de se convertir à l'islam. Enfin, il canonise le premier couple de l'histoire en 2015, Louis (†1894) et Zélie (†1877) Martin, parents de sainte Thérèse de Lisieux.

Marie, une sainte à part

Marie, la sainte Vierge, tient une place particulière, au-dessus des saints : considérée comme la « mère de Dieu », elle devient une figure

centrale du christianisme, constamment représentée dans l'iconographie en Orient et en Occident. Quatre fêtes majeures lui sont consacrées : l'Annonciation (25 mars), l'Assomption (15 août), la Nativité (8 septembre) et la Purification (2 février), auxquelles d'autres s'ajoutent à la fin du Moyen Âge. La dévotion mariale prend son essor à partir du XI^e siècle. Le catholicisme des XIX^e-XX^e siècles encourage encore les dévotions mariales, notamment par des associations de piété, la dévotion au rosaire et par la proclamation de deux dogmes la concernant : l'Immaculée Conception (1854) affirme son exemption du péché originel et l'Assomption (1950) sa montée au ciel.

Jérusalem à l'époque des croisades

Ville sainte pour les trois grandes religions monothéistes, la Jérusalem chrétienne prend son essor au IV^e siècle avec la redécouverte du tombeau du Christ. Le Saint-Sépulcre devient le « point de convergence émotionnel des chrétiens » (J. Riley-Smith) et Jérusalem se couvre d'églises, de couvents et d'hospices. Entre 1099 et 1187, elle est la capitale d'un État chrétien, le royaume de Jérusalem.

Les croisades en Orient

Le lancement des croisades constitue pour l'Église une véritable « révolution doctrinale » (J. Flori) et l'aboutissement de plusieurs siècles d'évolution de son attitude face à la guerre. Les croisades sont ainsi « le produit de la guerre sainte et du pèlerinage » (A. Demurger) : du second, elles reprennent la dimension pénitentielle et les avantages qui lui sont attachés. Si leur histoire commence avec l'appel lancé par le pape Urbain II à Clermont en novembre 1095 pour porter secours aux chrétiens d'Orient, libérer le Saint-Sépulcre à Jérusalem et lutter contre les infidèles, le terme « croisade » se diffuse aux XIV^e-XV^e siècles. Avant cette date, on parle de pèlerinage (*peregrinatio*), de « voyage de Jérusalem » ou de « saint voyage d'outre-mer ». Le terme de « croisé » est, quant à lui, utilisé dès la fin du XI^e siècle et désigne celui qui se fait coudre une croix sur ses vêtements (*crucesignatus*) en signe de ralliement à l'appel du pape. Les historiens retiennent traditionnellement

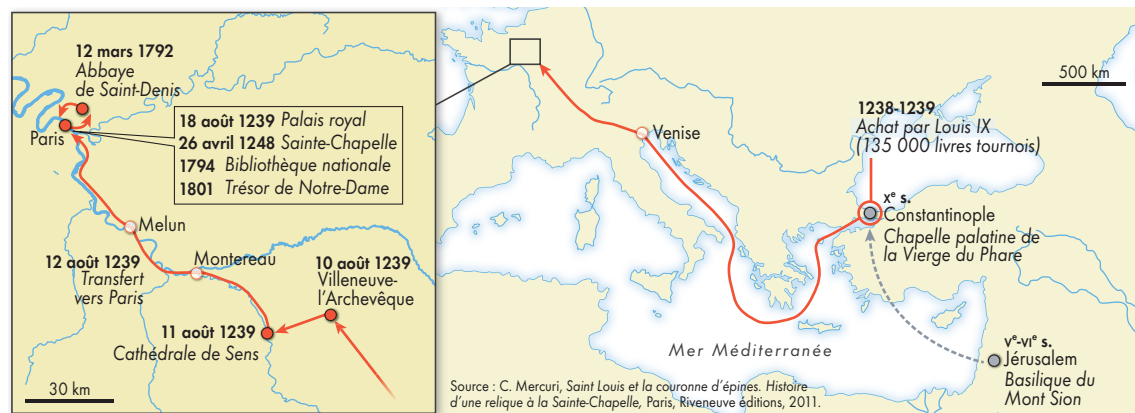
huit croisades entre 1095 et la mort de Louis IX en 1270. La première croisade est un succès et Jérusalem est prise en 1099. L'installation des croisés conduit à la création des États latins d'Orient : principauté d'Antioche, comté d'Édesse, comté de Tripoli et royaume de Jérusalem. La chute d'Acre en 1291 marque la fin de ces États mais ne signe pas l'arrêt de l'idée de croisade qui renaît régulièrement à la fin du Moyen Âge. Elles ont créé une fracture durable entre Orient et Occident.

L'empreinte des ordres religieux-militaires

Dans ce contexte, des institutions originales apparaissent, qui incarnent les idéaux de la croisade : les ordres religieux-militaires. À la fois religieux et chevaliers, ils forment « une chevalerie d'une espèce nouvelle » (saint Bernard). Leur vocation est de porter assistance aux pèlerins, d'assurer leur protection et de défendre la Terre sainte. Le plus célèbre est l'ordre des « Pauvres chevaliers du Christ du Temple de Salomon »

ou Templiers : ses premiers membres servent les chanoines qui gèrent le Saint-Sépulcre depuis 1099. En 1120, Hugues de Payns et ses compagnons s'installent dans la mosquée al-Aqsa, à l'emplacement de l'ancien Temple de Salomon. L'ordre est officiellement reconnu en 1129 et se dote d'une règle. Son succès est rapide et il bâtit un vaste réseau de maisons et de forteresses en Orient et de commanderies en Occident. D'autres ordres naissent de ce souci d'assistance : c'est le cas des Hospitaliers, dont l'ordre de Malte est l'héritier. Dès les années 1070, des marchands italiens s'établissent près du Saint-Sépulcre et y fondent le monastère Sainte-Marie-Latine ainsi qu'un hospice. Cette structure devient un ordre religieux en 1113, des travaux sont entrepris dans le quartier de l'Hôpital, qui accueille jusqu'à 2000 pèlerins malades ou pauvres. L'ordre se militarise dans les années 1130 et garde des forteresses, comme le Krak des chevaliers. L'ordre de Saint-Lazare, enfin, naît à partir d'une

LA COURONNE D'ÉPINES DU CHRIST, DE JÉRUSALEM À PARIS



léproserie installée au nord de la ville, près de la porte Saint-Étienne et comme les Hospitaliers, se militarise.

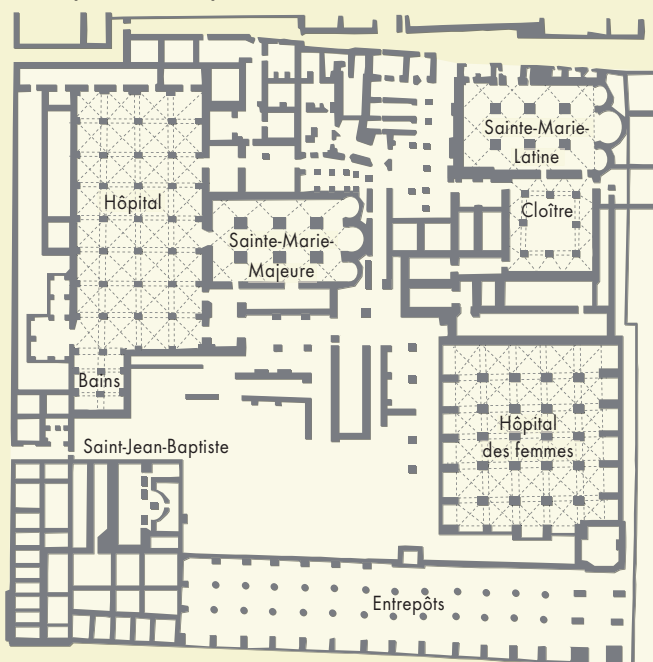
Le Saint-Sépulcre

Le premier complexe monumental remonte à l'époque de Constantin. Il se compose d'un *martyrium*, qui conserve des reliques du Christ et de la Vierge Marie; de l'église de la Résurrection (*Anastasis*), rotonde bâtie sur le tombeau; et du Golgotha, site de la Crucifixion, entre les deux édifices précédents. Le site est en partie détruit par les Perses en 614. La ville passe sous domination musulmane à la fin des années 630, mais le culte chrétien s'y maintient jusqu'en 1009, quand le calife al-Hakim rase une grande partie de ce complexe. Les chrétiens sont autorisés à revenir prier dans les ruines dans les années 1020, et une restauration partielle est entreprise dans les années 1040 à l'initiative de l'empereur Constantin IX. Face à l'affluence des pèlerins, l'édifice connaît des réaménagements multiples, pour prendre l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui. Le 15 juillet 1149, le chœur des croisés est inauguré. Des chapelles sont également construites, qui conservent des reliques du Christ ou rappellent des moments de sa Passion (partage des vêtements, flagellation). L'une d'elles est dédiée à sainte Hélène, mère de Constantin, à l'endroit où elle aurait retrouvé, selon la tradition, les reliques de la sainte Croix. De nombreuses reliques du Christ sont dispersées au fil du temps, comme la couronne d'épines, qui achève son parcours à Paris, dans la crypte de Notre-Dame. Jérusalem est reprise définitivement aux chrétiens par Saladin en 1187. Les sultans mamelouks autorisent les chrétiens à y célébrer de nouveau leur culte au XIV^e siècle, et la garde en est confiée aux franciscains. Depuis le XIX^e siècle, six communautés chrétiennes se partagent la basilique, les heures de prière et de procession: les principaux responsables en sont le patriarche grec orthodoxe, le custode franciscain de Terre sainte et le patriarche arménien, auxquels s'ajoutent les représentants des Églises copte, éthiopienne et syriaque orthodoxe.

L'IMPLANTATION CHRÉTIENNE À JÉRUSALEM



Plan du quartier de l'hôpital de Saint-Jean



Source : N. Bériou et Ph. Josserand (dir.), *Prier et combattre. Dictionnaire européen des ordres militaires au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 2009

L'Église catholique face à la modernité : d'un concile à l'autre

En l'an 2000, la béatification simultanée de Pie IX et Jean XXIII – les papes ayant convoqué respectivement les conciles Vatican I et II – a provoqué la surprise, tant les perspectives de ces deux conciles semblent différentes, voire antagonistes. Le concile Vatican I (1869-1870) apparaît comme l'apogée d'une Église arc-boutée contre la modernité alors que le concile Vatican II (1962-1965) symbolise un moment d'ouverture.

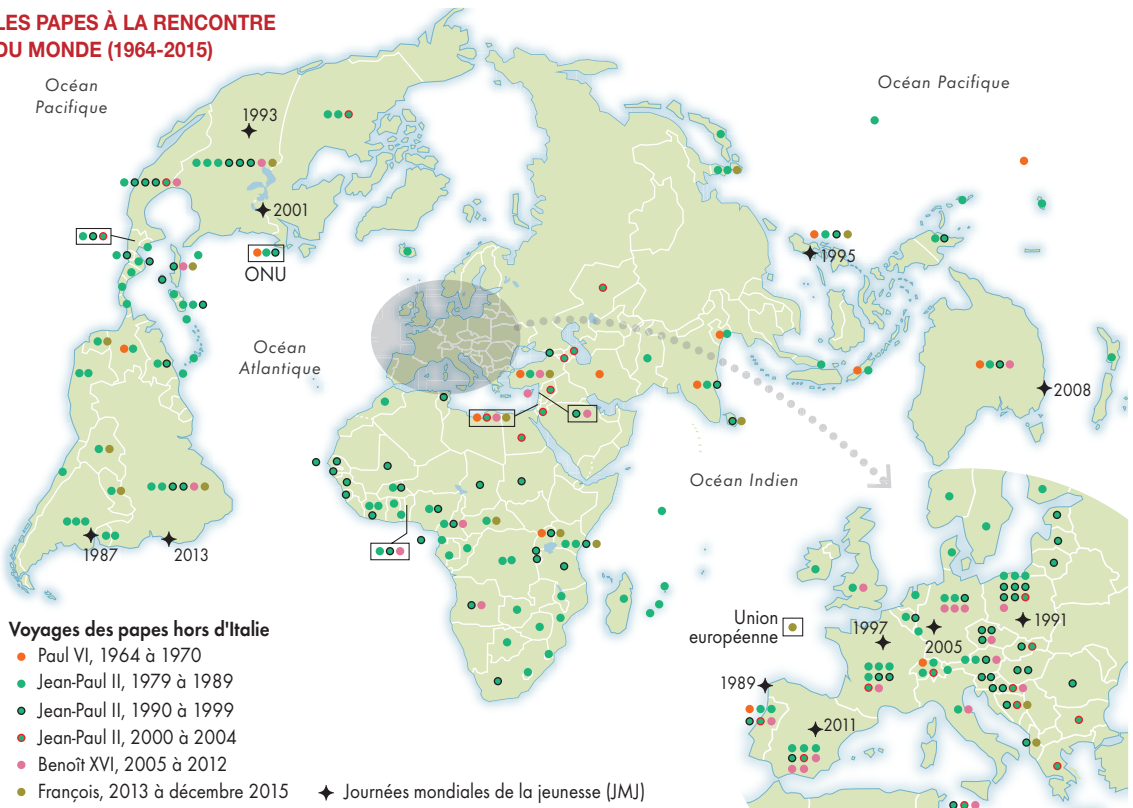
Une Église crispée contre le « progrès » au XIX^e siècle ?

Le choc de la Révolution fige une partie des catholiques dans l'opposition aux « idées nouvelles ». Dès 1791, Pie VI critique le « droit chimérique » que constitue la « liberté indéfinie » : c'est donc moins la liberté en elle-même qui est rejetée que l'autonomie de l'individu, disjoint de son créateur et de ses semblables. Les droits de

l'homme sont perçus comme antagonistes aux droits de Dieu. Après avoir restauré son pouvoir temporel en Italie, la papauté dénonce les révoltes populaires contre les souverains et condamne les « erreurs de notre bien triste époque » (*Quanta Cura* et *Syllabus* de 1864). Pie IX (1846-1878) multiplie les prises de position contre les libertés de conscience et d'expression, la séparation de l'État et de l'Église,

ferments d'indifférentisme, mais aussi le socialisme et le communisme qui menacent la société par la remise en question de la propriété. Le catholicisme intransigeant, dans sa critique du monde moderne, dénonce les excès de la révolution industrielle, lutte contre la misère qu'elle produit (travail des enfants, logements insalubres) et prône la solidarité (sociétés de secours mutuel).

LES PAPES À LA RENCONTRE DU MONDE (1964-2015)



Dans le domaine intellectuel et technique, les débats sont vifs, y compris entre catholiques. L'autorité religieuse refuse l'exégèse historico-critique et les thèses sur l'évolution des espèces, accusées de remettre en cause le texte biblique. Cependant, les progrès techniques, omniprésents, sont salués par la majorité des catholiques, et parfois même bénis, comme la gare de Douai par M^{gr} Giraud en 1844.

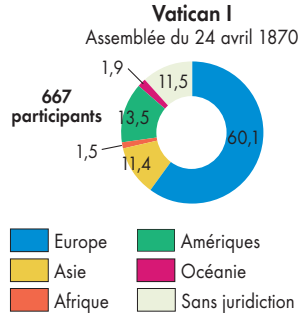
Dans le même temps, l'autorité du pape se renforce. Menacé par l'Unité italienne, Pie IX réunit un concile en 1869 dont l'un des objectifs est de s'opposer aux erreurs du temps. L'Infaillibilité pontificale y est proclamée, ce qui donne au pape la possibilité de s'exprimer sans erreur sur des questions de dogme dans certaines conditions. Cette proclamation, au sein d'un concile interrompu par l'irruption des troupes italiennes le 20 septembre 1870, heurte les Orientaux unis et suscite un schisme en Occident : celui des « vieux-catholiques », dont le centre se fixe à Utrecht (Pays-Bas).

Intransigeants : les papes de l'entre-deux-conciles

Les papes du premier XX^e siècle maintiennent tous, avec des nuances, une ligne intransigeante. Celle-ci se fait « intégraliste » sous Pie X (1903-1914), dont la devise est de « tout instaurer dans le Christ ». La lutte contre la critique biblique et la démocratie chrétienne débouchent sur la « crise moderniste ». Dans un style différent, Pie XI (1922-1939) ambitionne une reconquête de la société tant spirituelle (dévotion au Christ Roi, 1925) que sociale (mobilisation des fidèles au sein des mouvements d'Action catholique). Cependant, des portes sont ouvertes vers la modernité culturelle et politique. Les mouvements de démocratie chrétienne sont encouragés à diverses reprises pour lutter contre le socialisme, sous Léon XIII puis sous Benoît XV, avant que Pie XII ne reconnaisse, après la Seconde Guerre mondiale, la pleine légitimité de la démocratie. La doctrine sociale de l'Église, qui se structure dès 1891 admet des syndicats ouvriers autonomes et tente de proposer une troisième voie entre individualisme et collectivisme, notamment en valorisant les corps intermédiaires. La

LES ASSEMBLÉES CONCILIAIRES VATICAN I ET VATICAN II

Origine des participants (en %)



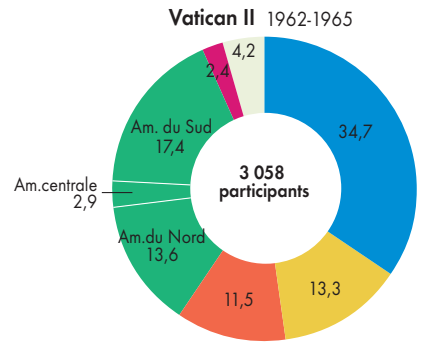
Sources : Mgr Joseph Fessler, *Le Concile du Vatican, son caractère et ses actes*, Paris, E. Plon, 1877 ; Segreteria Generale del Concilio, *I Padri presenti al Concilio Ecumenico Vaticano II*, Rome, Tipografia poliglotta Vaticana, 1966.

critique biblique est finalement admise par Rome en 1943. Même la définition de l'Église évolue d'une société pyramidale à l'expression du corps mystique du Christ sous Pie XII. Enfin, l'idéal d'union des chrétiens et la diplomatie de médiation élaborés dès le XIX^e siècle constituent des jalons importants de cette ouverture.

Une ouverture au monde : le concile Vatican II

De telles évolutions internes, tout autant que la nécessité d'achever les travaux de Vatican I, expliquent la convocation d'un concile dès 1959. Celui-ci se tient à Rome de 1962 à 1965 et réunit tous les évêques du monde. L'assemblée, très nourrie (plus de 2 000 participants pour chacune des quatre sessions), reflète une Église toujours moins eurocentrée et intègre des « observateurs » laïcs, quelques femmes et des non-catholiques. L'Église catholique se consacre à son propre *aggiornamento* (mise à jour). Seize documents sont adoptés. Ils touchent au fonctionnement de l'Église : le rôle de l'évêque et la collégialité épiscopale sont renforcés, de même que l'importance de tous les fidèles, y compris des laïcs, en vue d'une ecclésiologie du « peuple de Dieu » moins pyramidale. D'autres textes, comme *Gaudium et spes* (1965), définissent la nouvelle attitude que l'Église catholique doit entretenir à l'égard du monde faite de dialogue, de service et de solidarité.

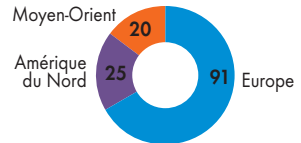
Dans les années qui suivent, la réception du concile s'opère au sein des diocèses et communautés. L'un des changements majeurs concerne la



LE REFUS DE LA MODERNITÉ : LES LEFEBVRISTES

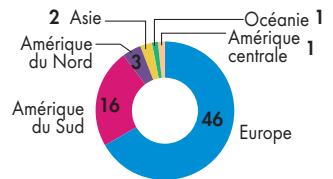
• Vatican I

Origine des 136 signataires de la pétition contre l'infailibilité pontificale



• Vatican II

Origine des 64 membres actifs du *Coetus Internationalis Patrum*



Source : P. Roy-Lysencourt, *Les membres du Coetus Internationalis Patrum au Concile Vatican II*, Leuven, Peeters, 2014.

liturgie, qui devient plus participative et en langue vulgaire. Malgré une fermeté maintenue sur les sujets de morale (l'encyclique *Humanae Vitae* de 1968 interdit la contraception artificielle), un courant traditionaliste développe dès 1970 une vive critique du concile. Cette dissidence, regroupée autour de M^{gr} Lefebvre, évolue en schisme en 1988. Cependant, la mise en œuvre du concile se poursuit et de nouvelles formes de gouvernance ecclésiastique, plus décentralisées, sont expérimentées. Les papes multiplient les voyages apostoliques dans le monde entier pour aller à la rencontre d'une Église toujours plus universelle.